



La philosophie des sciences 'à la française'

Juliette Grange

► To cite this version:

Juliette Grange. La philosophie des sciences 'à la française'. Angèle Kremer-Marietti, une philosophe des sciences "à la française"., Nov 2008, TUNIS, Tunisie. pp.61-70. halshs-00985536

HAL Id: halshs-00985536

<https://shs.hal.science/halshs-00985536>

Submitted on 30 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Philosophie des sciences “à la française”

« Est philosophe celui qui le devient, c'est-à-dire celui qui s'intéresse à des créations très spéciales, dans l'ordre des concepts. »

Deleuze, *Pourparlers*

Ce texte en hommage à Angèle Kremer-Marietti entreprend une promenade philosophique particulière, celle qui mène des Lumières françaises à Auguste Comte, de celui-ci à Michel Foucault. Je partirai d'un texte de Michel Foucault sur Georges Canguilhem paru dans le numéro de janvier-mars 1985 de la *Revue de métaphysique et de morale*, ce texte étant d'ailleurs le dernier revu et corrigé par Foucault, juste avant sa mort en 1984. Mon ambition est de prendre appui sur ce texte pour interroger la nature du travail philosophique en général, mais aussi, plus particulièrement, pour identifier ce que l'on pourrait appeler une “philosophie des sciences à la française”.

Indirectement, je mettrai ainsi en perspective deux volets du travail d'Angèle Kremer-Marietti, celui sur la méthode foucaldienne (*Michel Foucault, archéologie et généalogie*, Librairie générale française, 1985) et ceux, nombreux, sur Auguste Comte, parmi lesquels sa thèse. Cet ensemble de publications a pour caractéristique – et c'est le cas de toute l'école de pensée qui va de d'Alembert à Comte, de celui-ci à Canguilhem et à Foucault – de pratiquer à la fois une réflexion sur les sciences et sur les normes et valeurs (plus récemment nous dirions sur l'éthique).

Il y a eu en France nous dit Foucault, peu de logiciens, mais beaucoup d'historiens des sciences. L'histoire et la philosophie des sciences ont eu un rôle important, rôle à la fois théorique et pratique qui va bien au-delà de l'érudition. Cette philosophie des sciences s'intéresse aux *concepts*, elle s'attache à des *problèmes*, elle n'est pas factuelle ou descriptive, historique au sens trivial. Elle participe de la philosophie générale dans la mesure où elle conduit à une théorie de la connaissance et pose à son horizon une philosophie morale et politique. À l'égard des sciences, elle est plus critique que dogmatique. Elle n'énonce pas de théorie générale de la science, d'épistémologie cohérente et close. Elle n'a pas pour but de nous dire quel est le fondement logique ou linguistique qui fait l'Unité de la science.

Quelle est alors son ambition ? Ce qui fait sa spécificité est, qu'à partir d'une question sur le statut et le rôle *des connaissances scientifiques dans le passé, la réflexion se trouve brutalement liée au présent*. Écoutons Foucault : « On peut se demander pourquoi un tel type de réflexion a pu, en suivant sa logique propre, se trouver ainsi profondément lié au présent. L'une des raisons principale tient sans doute à ceci : l'histoire des sciences doit sa dignité philosophique au fait qu'elle met en œuvre l'une des thèses qui s'est introduite de façon sans doute un peu subreptice et comme par accident dans la philosophie du XVIII^e siècle. Pour la première fois, à cette époque, est posée à la pensée rationnelle la question non seulement de sa nature, de son fondement, de ses pouvoirs et de ses droits, mais celle de son histoire et de sa géographie, celle de son passé immédiat et de ses conditions d'exercices, celle de son moment, de son lieu et de son actualité. De cette question par laquelle la philosophie a fait de sa forme présente et du lien à son contexte, une interrogation essentielle, on peut prendre pour symbole le débat [...] qui avait pour thème *Was ist Aufklärung ?*¹ ».

Si en Allemagne la réflexion historique et politique sur la société a été menée autrement, par Feuerbach, Marx, Max Weber, « [...] en France c'est l'histoire des sciences qui a

¹ “La vie : l'expérience et la science”, in *Revue de Métaphysique et de Morale*, janvier-mars 1985, p. 765 (cité désormais *RMM*).

surtout servi de support à la question philosophique de ce qu'a été l'*Aufklärung*, d'une certaine façon, les critiques de Saint-Simon, le positivisme de Comte et de ses successeurs a bien été une manière de reprendre l'interrogation de Mendelssohn et celle de Kant à l'échelle d'une histoire générale des sociétés. Savoir et croyance, forme scientifique de la connaissance et contenus religieux de la représentation, ou passage du pré-scientifique au scientifique, constitution d'un pouvoir rationnel sur fond d'une expérience traditionnelle, apparition, au milieu d'une histoire des idées et des croyances d'un type d'histoire propre à la connaissance scientifique, origine et seuil de rationalité : c'est sous cette forme qu'à travers le positivisme [...] la question de l'*Aufklärung* s'est transmise en France² ».

• Auguste Comte.

Bien que Foucault ne cite jamais le fondateur du positivisme (sauf en passant et de manière peu précise), bien qu'il ait puisé à Kant plus qu'à Comte, à la philosophie allemande, à Nietzsche bien sûr, il fait cependant partie de l'école française de l'histoire des sciences, pour la première partie de son œuvre particulièrement.

Comte, interprète des Lumières dans le cadre du romantisme français, au moment constitutif de la science de l'homme, a posé la question du *sens* des avancées des sciences dans l'histoire générale de l'humanité comme dans l'histoire intellectuelle et philosophique. Pour répondre à cette question du sens de la révolution scientifique, Comte a adopté pour la première fois un point de vue spécifique qui sera celui de toute l'école française de philosophie des sciences. Ce point de vue n'est ni celui de l'histoire internaliste à proprement parler, ni celui de la théorie générale de la science. Son point de vue est épistémologique si l'on définit l'épistémologie à la manière de Foucault : « [...] celle-ci n'est pas la théorie générale de toute science et de tout énoncé scientifique possible ; elle est la recherche de la normativité interne aux différentes activités scientifiques telles qu'elles ont été effectivement mises en œuvre³ ».

De plus, Comte fait le bilan, en examinant avec patience chacune des sciences exactes, des méthodes de la physique, des mathématiques, de la chimie, non en tant que telles, mais pour en passer par ce point *d'inversion* – centrale dans son système philosophique – où la méthode se transforme, où sujet et objet échangent en partie leurs positions. En ce point où l'on passe de l'analyse à la synthèse, de l'objectif au subjectif, se joue le statut des sciences humaines, la définition de leur forme particulière de scientificité que l'histoire des sciences permet de préciser. En même temps est en jeu le rapport entre la théorie (les sciences exactes) et la pratique (la morale et la politique).

Ce passage, ce point d'inversion où la science de l'homme se bâtit sur l'épistémologie des sciences exactes, où la théorie de la connaissance débouche sur une proposition de transformation sociale a aussi des conséquences quant à la nature de la philosophie. C'est désormais l'anthropologie historique qui permettra de répondre aux questions : que puis-je savoir ? Que puis-je espérer ? Qu'est-ce que l'homme ?

S'inaugure ainsi chez Comte un clivage déjà présent au XVIII^e siècle, quoique moins nettement, car depuis lors une ligne de partage sépare : « [...] une philosophie de l'expérience, sens, du sujet et une philosophie du savoir, de la rationalité et du concept. D'un côté, une filiation qui est celle de Sartre et de Merleau-Ponty ; et puis une autre, qui est celle de Cavaillès, de Bachelard, de Koyré et de Canguilhem. Sans doute, ce clivage vient de loin et on pourrait en faire remonter la trace à travers le XIX^e siècle : Bergson et Poincaré, Lachelier et Couturat, Maine de Biran et Comte⁴ ».

² *RMM*, p. 766-767.

³ *Ibid.*, p. 771.

⁴ *Ibid.*, p. 764.

Cette philosophie du savoir et du concept, énoncée par Auguste Comte à partir d'une philosophie des sciences, est donc celle qui reprend, dans le souvenir de Descartes, la question des Lumières françaises. Parce qu'elle prend en charge la classification et la vulgarisation des sciences, elle pose la question de la nature et des limites de la rationalité et de la connaissance scientifique. Par là elle est essentiellement la gardienne des valeurs de la modernité.

Et Foucault s'en étonne : « [...] en apparence, la seconde [la philosophie du concept] est restée à la fois la plus théoricienne, la plus réglée sur les tâches spéculatives, la plus éloignée aussi des interrogations politiques immédiates. Et pourtant, c'est elle qui, pendant la guerre, a pris part, et de façon très directe, au combat, comme si la question du fondement de la rationalité ne pouvait être dissociée de l'interrogation sur les conditions actuelles de son existence⁵ ».

Non pas "l'engagement sartrien" mais plutôt la Résistance de Cavaillès et plus généralement une philosophie qui a joué un rôle décisif de l'émancipation politique du XVIII^e siècle au républicanisme de la seconde partie du XIX^e siècle, jusqu'aux réflexions de la fin du XX^e sur le statut et le rôle politiques du savoir⁶.

• Foucault.

Un trait vif lie Auguste Comte et Bachelard, ce dernier à Foucault par l'intermédiaire de Canguilhem. Depuis d'Alembert et Saint-Simon, l'école française de philosophie des sciences réfléchit sur son propre statut tout comme elle réfléchit sur les conditions d'établissement de la vérité scientifique et ses conséquences sociales ; d'où les textes de Foucault précédemment cités. Là où d'Alembert s'efforce d'explorer le champ entier des connaissances⁷, Comte examine successivement toutes les sciences exactes⁸, Bachelard, la physique seule ou presque, Canguilhem d'abord et surtout la biologie, Foucault, dans sa thèse (*Folie et déraison*, sous la direction de Canguilhem), la psychiatrie. Ces sciences sont successivement examinées dans le détail, de manière précise, internaliste. Mais dans tous ces travaux, la question du rôle des sciences, de leur lien au pouvoir, à la société, à l'émancipation moderne, à la domination est sans cesse présente.

Chez Foucault, la capacité de la philosophie française à enraciner dans l'examen d'une ou des sciences une anthropologie philosophique et une forme de critique politique est particulièrement présente ; en particulier au travers de la question des normes. Plus précisément, le problème, énoncé par Canguilhem, de la relation entre les normes du savoir (celles qui concernent la vérité) et les normes du pouvoir (celles qui concernent la liberté) est au centre de l'œuvre de Foucault. D'où "l'histoire politique de la vérité" ou "l'économie politique de la volonté de savoir"⁹.

Être homme c'est être sujet/objet de savoir et de pouvoir. La question philosophique du qui suis-je ? est désormais liée à celle du statut et de la nature de l'instance productrice de normes. Il est significatif à ce sujet que Foucault à la fin de sa vie relise le *Qu'est-ce que les lumières* de Kant et traduise alors la question qui suis-je ? en cette autre : quelle est la norme d'action pour le présent auquel j'appartiens ? Quelle connaissance, quelle science l'ordonne ?

On retrouve ici, déplacée, et autrement formulée, la question fondamentale de l'anthropologie philosophique d'Auguste Comte : quelles valeurs morales et politiques viennent en

⁵ *RMM*, p. 765.

⁶ Toutefois Foucault, antirépublicain, ne se réfère qu'à l'Université des années 60 et 70.

⁷ À partir de la classification baconienne des sciences qui figure en tête du *Discours préliminaire* de l'Encyclopédie.

⁸ Renversant, à la suite de Saint-Simon, l'arbre baconien pour construire une théorie de la connaissance à partir de l'histoire des sciences particulière.

⁹ *La Volonté de savoir*, p. 98.

conséquences des sciences modernes ? La philosophie des sciences questionne la nature de la scientificité ; ce faisant elle n'est pas une branche de la philosophie, mais, par son questionnement sur les valeurs de la modernité et sur les limites de la rationalité, elle est une philosophie générale.

Le lien qui va de d'Alembert à Comte et jusqu'à Foucault passe indéniablement par Canguilhem¹⁰. Canguilhem qui a écrit sous la direction de Célestin Bouglé un mémoire sur *Ordre et Progrès chez Comte*¹¹ pose la question des normes produites par le mouvement de la vie. Ce problème, Foucault le retravaille dans *Naissance de la clinique*, reprenant le double champ définitionnel des normes chez Canguilhem : un champ épistémologique (les normes du savoir), un champ moral et politique (les normes réglant la conduite). Le rapport entre ces deux types de normes tient lieu de sujet et a une dimension doublement collective (d'où le refus de la psychologie ou de la théorie classique du sujet déjà présent chez Comte).

Certes chez Foucault l'émancipation ou la dénonciation de la domination ne sont pas conçues sur un mode moderne. Mais ce qu'il nous dit lui-même de la double lignée philosophique dans la France du XIX^e et du XX^e siècle permet clairement de le rattacher lui-même à cette philosophie du concept qui exclut le sujet psychologique ou phénoménologique. Le “dernier Foucault” dans son travail d'élucidation de la généalogie du sujet moderne, semble pour une part prolonger le travail philosophique d'Auguste Comte. Celui-ci en effet, dans ses écrits tardifs, et après avoir considéré l'histoire sociale, se pose la question de la constitution des normes qui traversent cette étrange invention moderne : la personne¹². Comme Auguste Comte, Foucault considère que la supposée intériorité du sujet n'a rien de naturellement donnée et s'interroge sur cette étrange instance qui connaît et agit en référence à des valeurs.

• Une manière spécifique d'envisager la philosophie.

Entre les hautes réalisations de la grande philosophie allemande et la vitalité de la philosophie anglo-saxonne, il faut revendiquer l'existence d'une troisième manière de philosopher. Celle-ci n'exclut d'ailleurs pas les deux premières, ceci d'autant plus qu'elle s'est forgée une identité en relation avec chacune d'elles.

Notons qu'il ne s'agit pas lorsqu'on parle de philosophie française d'une référence à la philosophie produite dans l'hexagone ; et il arrive d'ailleurs depuis une décennie au moins, que la “philosophie à la française” (selon la conception de Pierre Macherey¹³) soit mieux défendue à l'étranger que sur le territoire français¹⁴. On se réfère plus à une langue qu'à une nationalité, et plus à un style intellectuel (et à une certaine conception du rôle de la philosophie) qu'à une langue. La lignée qui va de Descartes à Rousseau et aux Encyclopédistes se cristallise dans le positivisme français (une des rares grandes doctrines philosophiques à s'être répandue durablement dans le monde entier). L'œuvre de Rousseau aussi bien que la lecture républicaine d'Auguste Comte ont joué un rôle majeur non seulement dans la formation de l'État nation en France, mais dans la mise en place des États nations en général.

Il y a pourtant une élégance et une rigueur particulière qui tient à la recherche de la clarté et de simplicité, et rend accessible à tous la philosophie, de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert à la philosophie pour les prolétaires d'Auguste Comte. Cette philosophie non-

¹⁰ Pierre Macherey, “De Canguilhem à Canguilhem en passant par Foucault”, in *Georges Canguilhem*, Albin Michel, 1993.

¹¹ In *Études d'histoire de philosophie des sciences*, Vrin, p. 61-74.

¹² Auguste Comte crée pour l'étudier une septième science (la morale).

¹³ “La Philosophie à la française”, in *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, n° 74, 1990.

¹⁴ Notons que jusqu'au début du XIX^e siècle, on publie en Europe des travaux philosophiques en français ; et que cette philosophie est présente fortement dans le monde au moment de la constitution des nationalités et en convergence avec elle.

universitaire (ou mal considérée par l'Université) tiendrait sa spécificité moins de son contenu que des conditions générales de son exercice. Elle est non-universitaire car elle est moins traversée par le souci de la transmission et de l'institution, que de celui du temps présent, de la transformation de la société. À l'horizon de la philosophie de Comte, on trouve les conditions de vie de la classe la pauvre et la plus nombreuse, à l'horizon de celle de Foucault, ce qu'il en est de certains groupes ou individus eu égard à des normes ou valeurs, sexuelles par exemple¹⁵.

Cette philosophie “à la française” est donc née dans un dialogue avec d'autres traditions intellectuelles et aussi de la confrontation avec autre chose qu'elle-même : science et littérature, sciences humaines, histoire. Elle n'est pas prise dans l'illusion scholastique (selon la terminologie de Pierre Bourdieu), elle « situe l'exercice de la pensée dans le fonctionnement global du système social » (Macherey). Elle voit la raison à la fois comme possible despotisme et comme lumière (Foucault).

Cette manière de philosopher ne tient donc pas à un contenu doctrinal, mais à une identité particulière. Il s'agit d'être conceptuellement rigoureux (mais non “scientifique” au sens où il faut se situer hors de la science pour pouvoir la juger et critiquer). En même temps, il convient de travailler la qualité de l'expression ; l'élégance claire amène à la belle précision de la pensée que l'on trouve en effet chez Canguilhem ou chez Foucault, comme chez les auteurs français du XVIII^e siècle. Tous entretiennent une marginalité relative et en tout cas une distance critique à l'égard des pouvoirs et professent la transformation indirecte de la société par l'intermédiaire de la République des Lettres. Tous ont un style au sens où Deleuze l'entend : « Le style en philosophie, c'est le mouvement du concept.¹⁶ ».

La philosophie des sciences est une particularité française. Comme critique de la science, elle est une autre critique de la raison et aboutit à une philosophie morale et politique. Elle n'est pas constituée en tradition intellectuelle revendiquée, du fait de sa non institutionnalisation et également du fait de la critique permanente des maîtres par les élèves : Canguilhem ou Bachelard critiquent Comte, Foucault critique Canguilhem, Comte critique les Encyclopédistes. La froideur travaillée du concept s'assortit d'une indépendance d'esprit, d'un refus des compromis et de se reconnaître des disciples ou d'entretenir des rapports de vassalité. Par ailleurs, elle est discontinuiste et ceci d'une manière particulière. L'histoire des sciences est en effet histoire de la novation, de la création, de la victoire contre les obstacles ou les inerties, elle est donc histoire des ruptures et des révolutions, et parfois elle est aussi mise en perspective, histoire de la vérité, sciences prises dans un processus collectif complexe.

Ce faisant, cette philosophie des sciences s'affirme comme héritière du grand rationalisme classique, cartésien en particulier : « Dans l'histoire des sciences en France, ce qu'il s'agit d'examiner au final, c'est bien une Raison dont l'autonomie de structure porte avec soi l'histoire des dogmatismes et des despotismes – une Raison par conséquent qui n'a d'effet d'affranchissement qu'à la condition qu'elle parvienne à se libérer d'elle-même.¹⁷ ».

La spécificité de la rationalité ainsi comprise explique que la question du fondement des sciences ait été traitée, en France, non par des logiciens ou des épistémologues, mais par des philosophes des sciences (Comte, Bachelard, Canguilhem, Poincaré, Couturat, Cavaillès,

¹⁵ Les philosophes français, (Descartes, Montaigne, Gassendi, Pascal, Malebranche, Fontenelle, Voltaire, Diderot, d'Alembert, Rousseau, d'Holbach, Helvetius, Destutt de Tracy, Saint-Simon, Comte, Renouvier, ne sont pas professeurs ou pas d'abord professeurs. Victor Cousin, Lachelier, Bergson ne sont pas vraiment des philosophes “à la française”.

¹⁶ Deleuze, *Pourparlers*, op. cit., p. 192.

¹⁷ Foucault, *RMM*, p. 767.

Koyré). En effet : « Dans l'histoire des sciences en France comme dans la théorie critique ¹⁸ ». La langue française est ici langue de liberté.

Il existe donc bien une manière de philosophie “à la française” qui s'initie dans une interrogation sur l'histoire des sciences, mais qui s'ancre dans une philosophie de la culture, qui est anthropologie historique de la connaissance. Dans l'œuvre d'Auguste Comte, on voit ce mouvement caractéristique qui va d'une histoire internaliste des sciences à un questionnement externe aux sciences, mais qui les prend pour objet d'interrogation. Ceci pour aboutir à un propos de philosophie générale comportant aussi un volet pratique (moral et politique).

Angèle Kremer-Marietti a centré ses travaux, en particulier sa thèse, sur Auguste Comte. Depuis *Auguste Comte et la théorie sociale du positivisme* (1970), jusqu'à *Le Concept de science positive* (Klincksieck, 1983) et *L'Anthropologie positiviste d'Auguste Comte : entre le signe et l'histoire* (L'Harmattan, 1999), l'œuvre de Comte est examinée sous son angle véritable : comme anthropologie philosophique, dans sa dimension philosophique générale.

Plus généralement, Angèle Kremer-Marietti participe de la philosophie à la française, quoique également attachée à l'examen de la philosophie allemande (Dilthey, Nietzsche) et anglo-américaine. La liste impressionnante de ses publications et de ses intérêts s'inscrit dans cette tension entre philosophie des sciences et éthique.

Elle participe aussi de la philosophie française parce qu'elle fut peu célébrée par les institutions, restée comme en marge. Cette indépendance permet le souci du présent (*Réflexions sur les temps actuels*, 2008). Car en effet : « [...] forger des concepts c'est une manière de vivre et non de tuer la vie. ¹⁹ ».

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Foucault, *La Volonté de savoir*, p. 12-13.